

JAIME CHABAUD

# Perdre la tête

*Traduit de l'espagnol (Mexique)*  
*par*  
*ARMANDO LLAMAS*

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

*Collection La Mousson d'été*

dirigée par Michel Didym

Texte traduit avec l'aide de la Maison Antoine-Vitez  
Centre International de la Traduction Théâtrale à Montpellier

Titre original  
*Perder la cabeza*

© 2003 LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS  
14, rue de la République – 25000 BESANÇON  
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)

ISBN 2-84681-058-3

La Maison européenne des écritures contemporaines (Meeec) a pour mission la recherche et la découverte de nouveaux répertoires dramatiques français, européens et internationaux. Elle accompagne ces textes en organisant avec les auteurs leur traduction et en leur faisant rencontrer tous les acteurs de leur diffusion.

Elle permet aux nouvelles écritures dramatiques françaises d'être traduites et proposées dans le monde entier en relation avec des partenaires qui nous proposent à leur tour de découvrir leurs auteurs et de les faire entendre en France.

Cela implique un respect pour le temps de l'écriture sans obligation de résultat immédiat et génère une part de risque inhérent à toute nouvelle aventure, mais l'écriture vivante doit être partagée, discutée, aimée...

Cette collection « La Mousson d'été » permet à des textes de vivre au-delà des lectures-spectacles ou des résidences et se veut représentative de l'esprit qui anime la Meeec ; elle contribue à diffuser les écritures contemporaines et les inscrit dans le temps.

MICHEL DIDYM

la meec

La Maison européenne des écritures contemporaines bénéficie du soutien du Conseil régional de Lorraine, de la DRAC-Lorraine, de l'AFAA, du département des Affaires internationales du ministère de la Culture, du département de Meurthe-et-Moselle et des villes de Blénod-lès-Pont-à-Mousson et de Pont-à-Mousson, de l'abbaye des Prémontrés et de la SACD.

*Ce texte a été lu pour la première fois à la Mousson d'été en août 2002.*

## PERSONNAGES

VOIX OFF (*genre la série de TV « Les Incorruptibles »*)

MARTÍN SALINAS

FERMÍN ROCHA

LADY DAVAH

COMMANDANT SAHAGÚN

MARTÍNEZ

ESTÉVEZ

SAXOPHONISTE-MUET

BARMAN

OMBRE

CHINOIS-JAPONAIS

KIKIS KORKUEREMBURG

MALKAH

JOURNALISTE

MARCHAND DE TACOS

*Époque : Les années quarante dans la ville de México, pendant le mandat du président Manuel Ávila Camacho. Les imperméables, trench-coats et chapeaux aux larges bords sont à la mode ; le sont aussi les pantalons à pinces, la T.S.F., la seconde guerre mondiale « là-bas, quelque part en Europe », la Révolution devenue institution, les cabarets, les bas à la couture peinte, le cinéma.*

*Espaces : Rues, entrepôt, cabaret, maison de Salinas, bureaux de la police, maison d'une médium, rédaction d'un quotidien, éventaire de tacos, morgue, etc.*

## NOTE

*Dans la version originale, Salinas chante sous la douche le jingle publicitaire du savon Palmolive, très populaire partout en Amérique pendant les années quarante et cinquante, inconnu, paraît-il, en France. Nous avons choisi pour le remplacer la chanson « Ah ! ce qu'on est bien quand on est dans son bain » (F. Thomas/J. M. Rivat/C. Sarrel) connue de tous dans l'interprétation d'Henri Salvador ; d'autres choix sont évidemment possibles, « Oh qu'il est bon le savon qui rend propre, qui rend beau », etc. Il faut en tout cas que cela parle des joies du bain ou de la douche.*

*Par le plus grand des hasards, la traduction des paroles de la chanson finale de Chava Flores collait parfaitement avec la mélodie d'origine. Cette chanson fait partie du « texte » de la pièce et ne saurait être remplacée par une autre. Elle devient, dans le contexte, cruellement ironique. Dans les pays de langue espagnole on passe tout simplement le disque. Dans les pays de langue française, la chanson prend tout son sens et sa force si elle est interprétée par les comédiens, dans une sorte de « numéro final ».*

*Pour conclure, dans certaines mises en scène de la pièce, la même comédienne jouait les rôles de Lady Davah et Kikis Korkueremburg.*

A. L.

*Après le noir. On entend une musique qui accompagne le lever du soleil sur une rue populeuse de la ville. Des êtres foutus, en quête du pain quotidien, exécutent les métiers que l'aube occulte. On entend un coup de feu lointain. Les travailleurs se tournent simultanément vers un point hors scène. Silence. Tension.*

VOIX OFF. – C'était par un hivernal mois de février de 1943 ; pour être plus exact, à l'aube du 14 du mois. La capitale se réveilla commotionnée par le sauvage assassinat d'un homme fort éminent. À l'étranger, parmi les ambassadeurs et les diplomates, on imaginait un Mexique dans lequel régnait la paix. Et en effet, la paix était enkystée dans le linge sale du mort, cette paix que l'impunité donne aux sépulcres.

*Les travailleurs repartent peu à peu vers leurs occupations. La rue disparaît. Dans le noir on entend la sonnerie insistante d'un téléphone. Une lampe de bureau s'allume. Martín Salinas, qui vient de quitter son lit, répond.*

VOIX OFF. – Le reporter Martín Salinas fut réveillé par un tuyau important : dans les égouts de la cité résonnaient les échos du monde de la pègre, vigoureux et prêt à bondir à la surface.

*Salinas raccroche, pressé, essaye d'enfiler son pantalon sur son pyjama, glisse et en tombant se fait mal à la tête.*

SALINAS. – Ah, merde !

*La maison de Salinas disparaît.*

2

*Dans une ruelle, la lumière intermittente du gyrophare d'une voiture de police éclaire chichement. Par terre, un drap couvre un corps. Rocha entre accompagné de Martínez.*

ROCHA. – Comment ça, vous ne la trouvez pas ?

MARTÍNEZ. – Personne ne l'a vue.

*Le commandant Sahagún apparaît.*

COMMANDANT, *lui serrant la main.* – Qu'est-ce que tu as là, Rocha ?

ROCHA. – Une assiette anglaise, chef.

COMMANDANT, *s'accroupissant.* – Qui l'a trouvé ?

MARTÍNEZ. – Le barman du cabaret. Il y a une heure et demie, par là.

ROCHA, *examinant le portefeuille du défunt.* – Vous l'avez bien cherchée ?

MARTÍNEZ. – Partout, mon lieutenant...

COMMANDANT *regarde par-dessous le drap.* – Et ce qui lui manque au mort ?

MARTÍNEZ. – Rien à faire, mon commandant, c'est un mystère.

*Rocha donne le portefeuille au commandant. Celui-ci se relève et prend tous les billets, puis corrige et en remet un. Le commandant rend le portefeuille à Rocha. Il range les billets dans sa veste.*

COMMANDANT. – Je veux que tu découvres la vérité, Rocha. Ça m'a l'air très délicat. Il faut aller jusqu'au bout, tu bites ?

ROCHA *acquiesce.* – Tous mes poulets sont là-dedans.

COMMANDANT. – Bouge-toi ! Demain à neuf heures, tu bites ?

*Rocha acquiesce et le commandant sort. Estévez entre avec Lady Davah, effrayée. À peine les regards de Davah et de Rocha se rencontrent, leur attirance mutuelle devient évidente.*

DAVAH, *avec bravade.* – Vous allez avoir des nouvelles de mon homme !

ROCHA. – Les morts ne donnent pas de nouvelles, poupée.

*Davah remarque le corps sur le sol et se réfugie dans les bras de Rocha. Salinas entre et sourit en voyant ce tableau.*

ESTÉVEZ. – Il paraît que la nana connaissait « trop bien » le défunt, mon lieutenant.

DAVAH, *suppliante, à Rocha.* – Suis-je arrêtée, mon « capitaine » ?

ROCHA, *se libérant des bras de Davah.* – On va vous interroger, pure routine. (*Doux.*) Ne vous tracassez pas.

DAVAH, *tout en sortant escortée par Estévez.* – Je vous attends, « capitaine ». Peut-être vous m'apprendrez

quelque chose... Le temps que vous resterez en vie, bien entendu...

*Salinas, en mâchant du chewing-gum, la salue d'un air ironique.*

SALINAS. – Bye, bye, Lady Davah !

ROCHA, *cordial, ouvre les bras.* – Salinas ! Ça fait une paye !

SALINAS *l'accole.* – Justement, parlons-en.

ROCHA, *interdit.* – Ah, ça, toi !

SALINAS. – J'attends toujours ma petite commission.

ROCHA. – On ne m'a pas laissé partager... Et toi, t'as pas oublié d'être rancunier, mon gros...

SALINAS. – Comment faire, pour oublier ?

ROCHA. – Tout bêtement, comme ça : tu passes l'éponge. Et puis merde, ce qui est passé est passé ! (*Amical, il montre le cadavre.*) Jette-lui un coup de lunette.

*Salinas découvre le mort et tombe à la renverse, saisi d'horreur.*

ROCHA *rit.* – Crache ton chewing-gum, Martín, tu vas t'étouffer.

*Martínez recouvre le cadavre et fixe Salinas avec hostilité.*

SALINAS. – Un rien bestial, mon pote ! (*Impressionné, se lève.*) Voilà ce que j'appelle raccourcir un bonhomme.

ROCHA. – Très proprement tranché.

SALINAS. – Et la tête ?

ROCHA. – Pour le moment, disparue. (*À Martínez.*) Montre au journaliste ce que nous avons.

MARTÍNEZ, *mécontent.* – Je n'ai pas le... Et puis c'est pas moi, c'est Estévez qui a les rapports, les trucs, les documents...

ROCHA. – Oh, putain, toujours en train de râler, vous autres ! (*À Salinas.*) De son vivant il s'appelait Celestino González Treviño. C'est ce qui est marqué sur son permis, né à Puebla.

SALINAS, *étonné.* – « Don Celeste », rien que ça !

ROCHA. – Mais... tu crois qu'il pourrait être le... ?

SALINAS. – Le même : proprio de cabarets de luxe et de rades pourris, grand caïd de la traite des blanches... Don Celestino !

ROCHA. – Alors la nuit va être longue.

*Salinas découvre le cadavre et rend visible au public qu'il lui manque la tête. Rocha s'efforce de lui desserrer un poing.*

SALINAS. – Qu'est-ce qu'il serre dans sa main, celui-là ?

ROCHA. – Je n'en sais rien, aide-moi.

*À deux, ils ouvrent la main du mort et Rocha examine une poignée de cheveux à la lumière du réverbère.*

SALINAS. – Des cheveux ?

ROCHA. – Ouais, de l'agresseur. (*Il les sépare et les met dans deux sacs en papier.*) Faudra les analyser.

SALINAS. – « Don Celeste »... On raconte beaucoup de choses sur ce play-boy : maffia, cul, et plein de pistons très haut placés.

ROCHA. – Et trafic d'armes ?

SALINAS. – Des rumeurs... beaucoup. (*Il hausse les épaules.*) Et des preuves, aucune, aucune arrestation, grâce à Dieu sait quels anges protecteurs.

*Entrent Estévez, le barman et le saxophoniste-muet.*

ROCHA. – Et ces types ?

ESTÉVEZ. – Le barman du boxon et... bé, çui-là ne parle pas.

BARMAN. – C'est le saxophoniste.

ESTÉVEZ, *au saxophoniste.* – Déballe, débagoule ou on te coffre à la centrale, violoneux de mes deux. Et là-bas t'auras le temps de gratter les cordes de ta contrebasse.

SALINAS *rit.* – Non, le saxophone n'est pas à cordes, c'est un instrument à vent.

ESTÉVEZ. – Si t'as du souffle pour les notes tu vas avoir du souffle pour cracher ton aspirine, et fissa.

BARMAN. – Il ne peut pas : il est muet...

ROCHA. – Depuis quand ?

BARMAN. – Mais pourquoi je vous raconterais des bords, chef ? Je vous jure qu'il est muet... de naissance...

ROCHA. – C'est toi qui as trouvé le corps, non ? Balance-moi tout, et en vitesse.

BARMAN. – Je ne pourrais pas le jurer, mais... M'est avis que c'est une histoire de greluches. (*Il hésite.*) C'est-à-dire... Il avait deux régulières...

SALINAS. – Comme tout homme digne de ce nom, qu'est-ce qu'il y a de bizarre ?

BARMAN. – Toutes les deux avaient des motifs pour le tuer.

ESTÉVEZ. – Dis-lui le blaze que tu m'avais lâché.

ROCHA. – Quel blaze ?

BARMAN. – Le patron, on l'appelait « Le Confiseur Givré ».

ROCHA, *comprenant soudain.* – Tout concorde, « Don Celeste » et le Roi du Manioc c'est la même personne !

SALINAS, *pris de fou rire.* – Quoi ?!

ROCHA. – T'as bien entendu, le journaliste : du manioc.

*Le saxophoniste fait un geste au barman pour qu'il se taise et Estévez le frappe.*

ESTÉVEZ. – Avec le traitement spécial de Martínez tu vas même nous chanter « Ramona » !

SALINAS *intercède.* – Le musicien ne sait rien, dugenou ! Ne le frappez pas.

ROCHA. – Mais oui, Martín, ça sera comme tu veux et puis quoi encore... On dirait un débutant. (*À son adjoint.*) Estévez, prends ces cheveux ! (*Il lui donne un des sacs en*

*papier.*) Que le labo me prévienne dès qu'ils auront quelque chose.

ESTÉVEZ *sort avec le saxophoniste et le barman.* – À vos ordres, mon lieutenant.

SALINAS. – Du manioc ?

ROCHA, *à lui-même.* – C'est sûr, tout concorde : un très distingué industriel de Puebla... ! (*À Salinas.*) Ce gus nous le recherchions pour trafic d'opium avec les Amerloques... (*Pause, il sourit.*) Et tu sais comment il l'envoyait aux gringos ?

SALINAS, *incrédule.* – Arrête, Fermín, tu me fais marcher !

ROCHA. – Mais oui, du manioc confit dans des caisses et c'est pas une crosse. Ils donnaient à la drogue la forme du confit.

SALINAS. – Dans du manioc ? Du manioc de Puebla ?

ROCHA. – Et ils l'ont fait passer la frontière pendant des mois, devant notre nez.

SALINAS, *dans un éclat de rire.* – Béni pays que le nôtre !

ROCHA, *soudain tendu.* – Dis donc, ne te sers pas de ça dans ton article, enculé !

SALINAS. – Et la tête ?

ROCHA, *marchant vivement.* – Je te l'ai dit, je n'en sais rien. Accompagne-moi au bureau. Et si tu veux être tenu au courant de l'affaire : jette ce putain de chewing-gum !

SALINAS *colle le chewing-gum sur le couvercle de son appareil-photo.* – C'est fait.

*Salinas et Rocha arrivent devant une porte avec l'écriteau « Lieutenant Fermín Rocha. División de Homicidios ». Ils entrent dans le bureau où Martínez parle au téléphone et Estévez joue aux cartes. Martínez baisse les pieds du bureau et raccroche précipitamment. Estévez range les cartes et donne un classeur noir à Rocha.*

MARTÍNEZ. – Tu m'attends réveillée, debout et la bouffe prête, ma grosse, vu ?

ROCHA *examine les papiers sur son bureau.* – Tu cherches midi à quatorze heures, Salinas, rien que pour pimenter tes papiers. Ils ne veulent pas qu'on arrive au fond des choses... ils veulent nous confondre... (*À Estévez et Martínez.*) Les gars, allez faire un tour. J'ai une bavette à tailler avec le journaliste.

ESTÉVEZ *sort.* – À toute allure, lieutenant.

MARTÍNEZ *sort en regardant Salinas avec haine.* – Le café est là-dehors.

*Salinas ferme la porte à clé.*

SALINAS. – Ma gueule le fait vomir, n'est-ce pas ?

ROCHA. – À Martínez ? Huy, c'est sûr que tu le débectes ! (*Soudain il a mal aux tripes.*) Attends-moi, le temps de vider la poubelle. (*Il entre dans les W.-C.*) Le dossier est sur le bureau, mon gros, le classeur noir.

*Salinas se roule une cigarette de marijuana avec un morceau de la dernière feuille du dossier. Il l'allume. Le téléphone sonne.*

SALINAS. – Je réponds ?